

Lang-Mitterrand, le choc culturel



Jack Lang et François Mitterrand au Théâtre de Chaillot, le 30 septembre 1974. WILLIAM KAREL/GAMMA-RAPHO VIA GETTY IMAGES

Michel Guerrin et Brigitte Salino

1981-2021, LA CULTURE EN HÉRITAGE 1|6

Quarante ans après l'arrivée de la gauche au pouvoir, « Le Monde » revient sur les conséquences à long terme, dans le domaine culturel, de ce basculement politique. Aux origines, le président et son emblématique ministre, aux styles opposés, ont pris les choses en main

D rôle de couple. Quand ils arrivent au pouvoir, le 10 mai 1981, François Mitterrand a 64 ans, un côté « IV^e République », le cheveu rare et plaqué, le regard impénétrable, le verbe ciselé. Jack Lang a 41 ans, la tignasse bouclée, le corps sec, le costume clair avant la chemise rose ou le col Mao, le sourire éclatant, la formule ronflante. Le premier aime les livres et les marches solitaires. Le second participe à la première Gay Pride parisienne quelques semaines avant la victoire socialiste à l'élection présidentielle. C'était il y a quarante ans.

Ils n'ont rien à faire ensemble, sauf qu'ils ont une passion partagée : la culture. Mieux : ils veulent la révolutionner. Ça tombe bien, ils sont complémentaires, entre ancien et nouveau monde, patrimoine et création. « *Mitterrand est imprégné de littérature classique, Lang de théâtre d'avant-garde* », confirme l'ancien ministre de la culture Jean-Jacques Aillagon. A l'aube de la victoire, Mitterrand, qui partage la vie d'Anne Pingeot, alors conservatrice des sculptures au Louvre, sait les musées ou bibliothèques de France en piteux état. Lang, lui, écoute les artistes en manque d'amour.

Pour sa première sortie officielle, le président Mitterrand se rend au Centre Pompidou. Il sera, début juillet 1981, le premier chef d'Etat à aller au Festival d'Avignon. Tout sourire, Lang est de ces deux virées, qui présagent « *les "dix glorieuses" de la culture* », selon la formule du sociologue Edgar Morin lors d'un colloque, en 2016. En deux septennats, le tandem est impliqué dans le lancement ou la rénovation de milliers de musées, salles de concerts, écoles d'art, théâtres, cinémas, bibliothèques, et concocte des mécanismes de soutien et de protection pour la création – fixer un prix unique aux livres, par exemple.

Les créations les plus voyantes sont à Paris : Grand Louvre, Opéra Bastille, arche de la Défense, Bibliothèque nationale, Parc de La Villette, Institut du monde arabe, ministère des finances à Bercy... En région, c'est moins flamboyant, mais pas moins dense. Ajoutons la Fête de la musique et les « radios libres », qui donnent du swing à ce bouquet sérieux. Une autre époque ? Oui. Mais qu'on en soit

conscient ou pas, qu'on aime ou qu'on déteste, nous vivons encore dans le « décor » dessiné par cet improbable duo.

La culture fut un marqueur du mitterrandisme, au même titre que l'abolition de la peine de mort. De quoi susciter, dans le monde culturel, des louanges à l'époque, de la nostalgie aujourd'hui. Chez les commentateurs, c'est une autre histoire. Cet activisme, porté par des milliards de francs et des grandeurs dignes de l'Ancien Régime, fut constellé de polémiques. Pour le « Bébête show », émission satirique de TF1, Mitterrand est Dieu et Lang son fils. Dans *Le Figaro Magazine*, le directeur, Louis Pauwels, distille chaque semaine sa « *petite dose de vinaigre* » (dixit Jack Lang). En 1986, il va plus loin, en dénonçant une jeunesse si shootée au « *languisme* » qu'elle est atteinte selon lui de « *sida mental* ».

Une quarantaine de livres, divers colloques aussi, ont décrit, non sans louanges, cette aventure culturelle. Quelques pamphlets, issus de la droite ou de la gauche, raillent pourtant un tandem autocratique, l'accusent aussi d'avoir fait naître un art officiel pour sa propre gloire. Cette riche littérature est à la hauteur d'une créativité folle et confirme que cette période est un moment de bascule majeure : avec Mitterrand et Lang, la culture devient un enjeu sociétal largement supérieur au petit 1 % qu'elle représente dans le budget de l'Etat. « *Pour la première fois, on la voit* », résume Maryvonne de Saint-Pulgent, conseillère d'Etat et ancienne cadre culturelle, marquée à droite. « *Elle est aussi importante que l'économie et devient un sujet pour les gens* », insiste Bernard Faivre d'Arcier, ancien directeur du Festival d'Avignon. « *Ce moment exceptionnel, on ne l'a plus retrouvé* », constate pour sa part Michel Laclotte, ancien directeur du Louvre. Le metteur en scène et directeur du Théâtre national de Bretagne, Arthur Nauzyciel, âgé de 14 ans en 1981, cerne l'héritage : « *Cette période a mis la barre très haut. On sait que ça a existé, donc on peut le refaire.* »

Jacques Duhamel, le bon ministre de la culture de Georges Pompidou, affirmait vouloir « *créer une ambiance* ». Avec Lang, on est servi. Ce dernier, entre autres, choie des secteurs négligés : rock, rap, design, publicité, mode, photographie, cirque, bande dessinée, jardins, langues régionales, gastronomie... Il défend même « *la culture de la mer* » et lance un « *mouvement de la flamboyance* », en 1985, pour valoriser les seniors – non sans arrière-pensées électoralistes. Seule la corrida échappe à son aspirateur.

Quand on évoque ce périmètre élargi, Jack Lang, de noir vêtu, calé à 81 ans dans son fauteuil de président de l'Institut du monde arabe (IMA), s'agace : « *Vous auriez préféré que je le rétrécisse ?* » Seul compte pour lui l'adoubement par Mitterrand, dans sa *Lettre à tous les Français*, en 1988 : « *Tout est culture en fin de compte, Jack Lang avait raison. Nous avons bâti les espaces et la jeunesse les a remplis.* »

« Je suis un fantôme »

Le président et son ministre ont réuni quatre conditions aussi rares qu'un alignement des planètes : une passion partagée, de l'argent, du temps, de la confiance. « *Sinon, c'est mort* », assure Claude Mollard, compagnon de route du président de l'IMA. Maryvonne de Saint-Pulgent en déduit que le ministère de la culture n'a été incarné que deux fois en soixante ans, par André Malraux et par Jack Lang. Tous deux ont tenu le poste dix ans. Un exploit. Malraux, pour lequel de Gaulle éprouvait de la tendresse, crée le ministère en 1959, donne la sécurité sociale aux auteurs, protège le patrimoine, instaure l'avance sur recettes pour financer les films français, mais il est un dépressif qui déserte parfois son bureau, n'a pas l'argent de son ambition, ne peut construire que 10 Maisons de la culture en France, quand il en veut 80. Lang, lui, a l'argent et il est habité par le job. Robert Abirached, son ancien « M. Théâtre », et Jean-Jacques Aillagon se rejoignent dans l'analyse : « *Malraux et de Gaulle ont apporté un souffle métaphysique. Mitterrand et Lang ont construit.* »

Ils ont construit parce que Mitterrand est le patron, mais également grâce au profil atypique de Lang. Un ministre de la culture est soit un « artiste », soit un « pro » de la politique. Cet homme-là est les deux : onze ans maire de Blois, quinze ans député, député européen aussi, tout en allant au spectacle tous les soirs ou presque. Des défaites aussi, mais un art de rebondir. Sans oublier une troisième arme. Il est un professeur de droit, dont la thèse de doctorat, en 1968, porte un titre qui vaut programme : *Le Théâtre et le droit*. Bernard Latarjet, ancien membre du cabinet de Mitterrand, est formel : « *Lang vient de la création, mais il est surtout le dernier grand politique à la tête de la culture.* » Il l'est toujours, au point d'être encombrant pour ses successeurs. Emmanuel Macron l'a reconduit à la tête de l'IMA, le consulte, des artistes aussi, qui cherchent son appui. « *Je suis un fantôme du passé et du présent* », dit l'intéressé, qui ne s' imagine pas à la retraite.

Jack Lang a 24 ans quand il fonde, en 1963, un festival de théâtre à Nancy, qui atteint une renommée mondiale. Il y apprend le métier : « *Trouver des subventions, convaincre, bâtir un réseau, savoir s'entourer, découvrir des talents, déjouer des adversaires féroces, bousculer les règles, voir grand.* » Un camouflet le jette dans les bras de la politique. Nommé en 1972, sous Pompidou, directeur du Théâtre de

Chaillot, à Paris, il est viré deux ans plus tard par Michel Guy, le secrétaire d'Etat à la culture de Valéry Giscard d'Estaing, et devient alors un symbole de la gauche. Michel Piccoli ou Patrice Chéreau, Michel Rocard et Jacques Delors le soutiennent. « *C'est le plus beau jour de ta vie* », lui lâche le poète Fernando Arrabal. Le metteur en scène Antoine Vitez : « *Michel Guy a fait de Lang un futur ministre de la culture.* »

Chacun y trouve son compte

Mitterrand, désireux de rajeunir son entourage, ne rate rien de cet épisode, d'autant qu'il a fait deux fois le voyage à Nancy, en 1975 et en 1977. « *Quand on l'a vu avec Mitterrand, on a compris que Jack commençait une autre carrière* », confie Françoise Berge, figure du festival nancéen, à Jean-Pierre Thibaudat, dans son livre *Le Festival mondial du théâtre de Nancy* (Les Solitaires intempestifs, 2017). Lang est propulsé en 1978 directeur de la campagne du PS aux européennes et conseiller de Mitterrand pour la culture et les sciences.

Ce dernier n'a pas attendu Lang pour développer sa palette culturelle. Anne Pingeot a dû jouer son rôle, pense l'historien Jean-Noël Jeanneney, qui a réalisé une série d'entretiens avec elle sur France Culture, en 2016. De son côté, l'écrivain Erik Orsenna, ancien conseiller du président, raconte ce moment savoureux : « *On organise un déjeuner avec Annie Girardot. Mitterrand lui dit : "Ce sera l'occasion de mieux vous connaître." Mais il ne lui laisse pas placer un mot. Il est éblouissant. Je raccompagne Annie Girardot à sa voiture, et elle me dit : "Il paraît que c'est moi, l'actrice."* »

Beaucoup, dans la culture, sont pourtant hostiles à Mitterrand, notamment en raison de son attitude pendant la guerre d'Algérie. Et puis il semble d'un autre siècle. Lang le comprend et entend rajeunir son image. Il organise pour lui des discussions par thèmes, du cinéma à la chanson, et lui fait rencontrer en privé pléthore de créateurs et d'intellectuels. « *Chez moi, devant un pot-au-feu de poisson que je cuisinais.* » En parallèle, une amitié se noue. A l'été 1978, Jack et Monique Lang sont invités à Latche, la maison landaise des Mitterrand. Un privilège. « *On se promène, on parle de Garcia Marquez ou de Carlos Fuentes.* »

Lang retournera plusieurs fois à Latche, comme il sera un habitué de la traditionnelle ascension « mitterrandienne » de la roche de Solutré (Saône-et-Loire), à la Pentecôte. Lang parle d'un « *rapport affectif* » entre eux. Il ne lui tape pas sur l'épaule, ne le tutoie pas, l'appelle déjà « *président* ». « *Il a toujours été président de quelque chose.* » Dans son livre *Le Mystère Lang* (Georg, 2000), Jean-Pierre Colin traduit un sentiment général : Lang est le fils que Mitterrand aurait aimé avoir, Mitterrand le père qui lui manque depuis la mort du sien, quand il était adolescent.

Cette proximité agace au PS, où l'on peste contre le forcing du nouveau venu. « *N'étant pas du sérail, sa seule carte pour exister est alors Mitterrand* », analyse Maryvonne de Saint-Pulgent. On lui reproche aussi d'idolâtrer son maître, lequel se servirait de lui. Peu importe, chacun y trouve son compte. C'est la conviction de Robert Abirached et de Jean-Jacques Aillagon : Lang vénère Mitterrand et Mitterrand mesure tout ce que cette relation peut lui apporter, à commencer par la popularité auprès des jeunes. « *Le président aimait son énergie et le fait d'appartenir à la famille des artistes*, ajoute Erik Orsenna. *Il me disait souvent, avec admiration : "Vous vous rendez compte de ce qu'il nous a encore inventé !"* » Claude Mollard s'amuse : « *Mitterrand était bluffé par le charisme de Lang, son look, ses cheveux ébouriffés et ses pantalons à pattes d'éléphant.* »

On ne sait si Mitterrand goûtait les formules grandiloquentes de son élève, du genre « *passer de l'ombre à la lumière* » ou « *le ministère de la culture doit être celui du bonheur* », son obsession des médias, « *dont il faisait le siège pour y être invité avec un sans-gêne unique* », écrit Alain Duhamel, dans ses *Portraits souvenirs* (Perrin, 2013), et dont la conclusion revient souvent chez d'autres interlocuteurs : « *Il me passionnait et m'exaspérait.* » Toujours est-il que la magie – essentielle pour comprendre la suite – fonctionne.

Après la victoire du 10 mai 1981, François Mitterrand fait venir Lang afin de régler les cérémonies d'investiture. Il lui confie en le raccompagnant : « *Pour votre avenir, on se verra seul à seul.* » Ils ne se verront pas – une petite cruauté. C'est à la télévision, le 23 mai, que Jack Lang apprend qu'il devient ministre de la culture, même si Michel Charasse, Gaston Defferre et l'acteur Roger Hanin, beau-frère du président, lui ont assuré qu'il était « *sur la liste* ».

Qui aurait pu lui disputer le poste ? L'écrivain François-Régis Bastide s'y voyait, parmi d'autres au PS, et il aurait été furieux de ne pas avoir été retenu, assure Erik Orsenna. En fait, le seul concurrent sérieux est le communiste Jack Ralite, fin spécialiste de la création. Mais jamais, estime Lang, Mitterrand n'aurait placé un communiste à ce poste-clé, d'autant que le PC avait alors une image bien plus culturelle que le PS. Et puis, les communistes n'entrent au gouvernement qu'un mois plus tard.

Le programme de Mitterrand pour 1981 – ses « 110 propositions » – ne présage rien de flamboyant pour la culture ; les « technos » du PS ne l'ont pas voulu. La seule mesure concrète est le prix unique du livre. Il faut plutôt relire le discours de Mitterrand à l'Unesco, un bon mois avant la présidentielle, en grande partie rédigé par Lang. « *Tout est en germe* », indique aujourd'hui ce dernier : en finir avec un budget culturel « *Cendrillon* », « *multiplier par dix l'effort national* », « *mettre en chantier des réalisations de référence* », notamment un « *Beaubourg de la musique* » (qui verra le jour entre La Villette et la place de la Bastille). Mais pourra-t-il voir grand une fois en place ? Il a très peu d'assurances quand il débarque Rue de Valois, d'autant qu'un président distend souvent ses liens avec des proches devenus ministres. Avec Lang, c'est tout le contraire et c'est un petit miracle.

La politique du « harcèlement »

Dimanche 24 mai 1981. Première édition du Salon du livre au Grand Palais, juste après la formation du gouvernement. Jack Lang reçoit un appel de l'Elysée : le président a besoin de « *prendre l'air* » avec lui. A 17 heures, ils sont au salon ; à 20 heures, chez Lang, rue Danton, pour dîner. Ce « dîner du dimanche » deviendra rituel. Jean-Paul Claverie, un de ses conseillers, confirme : « *Lang arrive souvent le lundi matin avec une liste d'idées.* » Mitterrand a l'art de compartimenter sa vie et de solliciter plusieurs personnes avant de trancher. Mais Lang a de bonnes cartes en main pour emporter la décision plus souvent. Outre le dîner dominical et leurs escapades à Latche ou à Solutré, il amène de temps à autre le président à une répétition au théâtre, inaugure avec lui de multiples bâtiments et l'accompagne dans quasi tous ses voyages à l'étranger.

Grisé par cette confiance, Lang dévoile alors sa nature : il opte pour la politique du « *harcèlement* », comme l'écrit Jacques Rigaud, ancien haut cadre de la culture, qui a travaillé pour la droite, puis pour la gauche. Jour après jour, heure après heure, le nouveau ministre s'acharne à faire avancer ses dossiers. Quatre décennies après, Erik Orsenna n'en revient toujours pas : « *Avec Lang, c'est cinq coups de fil par jour, 365 jours par an. Il me disait : "Le président est d'accord avec moi, pourquoi est-ce que ça traîne ?" Cet homme-là ne dort pas, ne prend pas de vacances ; je me souviens de discussions budgétaires avec lui alors qu'il était au mont Athos. Pour Lang, la culture n'est pas un dossier, c'est sa vie. Tout le contraire d'autres ministres de la culture. J'avais une admiration absolue, mais, avec lui, l'admiration n'est jamais suffisante.* »

Jean-Paul Claverie en tire une explication : Lang sait que Mitterrand est une providence qui ne se reproduira pas. Cette guérilla transpire dans le pavé qu'est *Jack Lang, une révolution culturelle* (Bouquins, 1 312 p., 32 euros), de Frédéric Martel. L'ouvrage compile les centaines de notes que Lang envoie à Mitterrand. Jusqu'à trois par jour. Il le bombarde de demandes et de plaintes. Pour défendre son budget, lancer une idée, plaider un choix, proposer une nomination, s'indigner de la droite ou d'un camarade du gouvernement. Il envoie ses notes directement aux secrétaires du président, sans passer par un conseiller, comme c'est la règle. « *Mieux vaut s'adresser au patron !*, précise Jack Lang. *J'avais le lien direct et je ne vois pas pourquoi j'aurais arrêté.* » Il concède : « *J'ai abusé de ce privilège. Je me suis fait beaucoup d'ennemis.* »

Mitterrand ne somme jamais son turbulent ministre de cesser d'agir ainsi. Il joue même le jeu, répondant parfois « *Oui* », « *Bonne idée* », « *Parlons-en* ». S'il lui arrive de s'agacer – « *Vous me proposez un choix déjà fait. Cela n'est pas acceptable* » –, il se range souvent à l'avis de son protégé. Michel Charasse, alors ministre du budget, lui dit en rigolant : « *Tu as encore gagné, ce n'est pas une bonne chose, mais tes artistes vont être contents.* » Quand la gauche perd les législatives de 1993, Lang court à l'Elysée pour ses « *condoléances* » et Mitterrand lui répond avec le sourire : « *Cher Jack, au moins, vous ne viendrez plus m'emmerder avec votre budget.* »

Pour l'historien de la culture Thomas Hélie, la pression épistolaire est le fondement de la méthode Lang : « *J'en ai trouvé une où il se plaint de ne pas recevoir 600 notes par semaine de son cabinet.* » Il est aussi friand de billets qu'il fait passer sous la table, en conseil des ministres, quand il sent que ça tourne mal pour son ministère. En cas extrême, il envoie même des télégrammes, et Laurent Fabius, notamment premier ministre de 1984 à 1986, s'en offusque.

Lang ne gagne pas toujours les arbitrages. Le fait de ne pas obtenir, en 1981, le portefeuille de la communication avec la culture le place en position de faiblesse. Il assiste, impuissant, au don de la cinquième chaîne à l'homme d'affaires italien Silvio Berlusconi. Les notes de Lang traduisent alors son indignation, mais le président ne coupe pas les ponts : « *Cessons de vivre sur les nerfs.* » Jamais le soldat Lang ne menacera de quitter le rang.

Mélange des genres

L'agitation extrême du ministre est entretenue par son cabinet. « *Lang réunit des compétences exceptionnelles* », reconnaît Maryvonne de Saint-Pulgent. Il y a là des « technos », à commencer par Jacques Sallois, le patron du cabinet, qui connaît bien la boutique – il épluchait les budgets de la culture quand il était à la Cour des comptes. Claude Mollard et André Larquié sont de la même veine. Jean-François Chougnet aussi, qui, à sa sortie de l'ENA, choisit la culture par passion, alors que le secteur est jugé mineur. Il y a ensuite des profils atypiques, imprévisibles, notamment d'anciens proches du festival de Nancy, comme l'architecte Christian Dupavillon, venu Rue de Valois pour « *s'occuper de tout et de rien* ».

Citons enfin « la bande des Grenoblois », menée par Dominique Wallon : ancien patron charismatique du syndicat étudiant UNEF, soutien hardi de l'indépendance de l'Algérie, interdit pour cela d'ENA puis admis, il préside alors la Maison de la culture de Grenoble, une ville considérée comme le laboratoire culturel du PS. Grenoble, c'est la décentralisation, le travail de terrain, la création collective. Dans ce cabinet, ils sont tous des militants de la culture, des militants tout court, proches du PSU, de Mendès France ou de Rocard, pas de Mitterrand. Le président est le premier à s'en agacer auprès de Lang. « *J'ai pris les meilleurs* », rétorque le ministre.

Il choisit des personnalités un brin gauchistes, mais expérimentées et capables de le rassurer. Car l'homme est un angoissé, qui se ronge les ongles jusqu'au sang, et peut vite devenir insupportable pour son entourage. Il nomme aussi des directeurs de département dont la qualité fait encore rêver, notamment Maurice Fleuret à la musique ou Robert Abirached au théâtre. Frédérique Bredin, qui rejoint cette fière équipe après l'ENA, est admirative. « *Quels profils ! On ne les trouve plus de nos jours.* » Jean-Jacques Aillagon en a tiré une conviction : « *Ce n'est pas l'organisation du ministère qui compte, mais la qualité des nominations.* »

Lang est essentiellement entouré d'hommes. Et de Monique, son épouse. Tous deux ont scellé une « *alliance pour la vie* » depuis leurs 18 ans à Nancy, quand ils jouaient dans une pièce de Goldoni. Son rôle est flou et énorme, à en croire les conseillers. Tenir l'agenda, communiquer, résoudre des problèmes, écouter les artistes, congédier l'intrus. Beaucoup raillent un mélange des genres. Un ex-conseiller ajoute que Monique Lang est à la fois efficace et Madame Sans-Gêne. Jacques Sallois corrige : « *Elle avait un sens politique que Jack n'avait pas toujours.* » Dominique Wallon va plus loin : « *Lang n'aurait jamais été Lang sans Monique.* »

Jack Lang affiche souvent son cabinet pour dénoncer l'amateurisme de nombreux ministres de la culture qui acceptent le poste sans projet. Lui, à l'aube de l'été 1981, ne débarque pas de la lune. « *Tu es du bâtiment* », lui répète Roger Hanin. Il sait ce qu'il veut, il a peaufiné son programme pendant trois ans. Il peut compter sur le président. Il est prêt.

Prochain article Les coûts d'éclat de Jack Lang